

“Rien ne permet de faire le lien entre CANCER ET TERRAIN SYNTHÉTIQUE”

▶ Selon le Dr Jean-Benoît Burrion, il est nécessaire d'attendre des preuves solides avant d'établir un lien entre les billes les pelouses synthétiques et les risques de cancer.

▶ Hier, la Belgique devenait championne du monde de hockey en battant les Pays-Bas, sur un gazon artificiel composé de granulés noirs.

Ces petites billes noires sont des granulats de caoutchouc synthétique, de type SBR (“Styrène-Butadiène”), constituées de vieux pneus broyés et permettent d'assurer la stabilité du gazon synthétique. Elles donnent au terrain sa souplesse et sa capacité à absorber les chocs. Mais depuis quelque temps, leur potentiel caractère cancérigène est dans le viseur des autorités, des clubs et des médias. D'ailleurs, le 30 octobre dernier, l'émission “Questions à la Une” de la RTBF était consacrée aux terrains de sport synthétiques contenant des granulés de pneu, et portait sur leur impact possible auprès de la santé des sportifs et sur l'environnement.

Et depuis quelque temps déjà, ces petites billes noires génèrent des craintes auprès du public concerné et sont dans le viseur des autorités.

D'ailleurs, confrontés à cette nouvelle phobie, des entraîneurs, présidents de club, échevins du Sport, ne savent plus très bien à qui croire et quelle conclusion en tirer. Mais peut-on réellement affirmer que ces craintes sont justifiées? Voici des éléments de réponse avec le Dr Jean-Benoît Burrion, chef de la clinique de prévention et de dépistage du cancer à l'Institut Jules Bordet.

Avec son reportage récent dans Questions à la Une, la RTBF a suscité de nombreuses

inquiétudes, reprenant notamment le travail d'une coach aux États-Unis, Amy Griffin, qui a dressé une liste de joueurs atteints d'un cancer. Est-ce significatif?

“Amy Griffin a commencé sa liste en 2009 en recensant activement des cas de cancers chez des jeunes footballeurs et gardiens de but. La liste a été médiatisée.

Elle s'est progressivement allongée avec des déclarations spontanées de sportifs pratiquant surtout le football. Au 15 mars 2018, la liste comptait 253 cas de cancers, en majorité des cancers du sang et des lymphomes, mais aussi des cancers des os et encore d'autres.”

Est-ce donc inquiétant?

“C'est une liste hétéroclite, sans signification épidémiologique, qui est interprétée erronément. Par exemple les lymphomes de Hodgkin (27% des cas) ne sont pas des cancers environnementaux. Ça ne cadre pas non plus avec la réalité épidémiologique des États-Unis car depuis une dizaine d'années, on observe une diminution de la fréquence des lymphomes de Hodgkin de 1,8% par an!”

Peut-on toutefois tirer des conclusions de cette liste?

“Pour effrayante qu'elle paraisse, une telle liste ne permet

pas d'établir la moindre conclusion. Si Amy Griffin avait dressé une liste de cas de cancers chez les personnes de moins de 30 ans qui font du vélo, ou qui regardent la télévision au moins 2h par jour, elle aurait pu obtenir un résultat semblable.”

Vous parlez d'une enquête épidémiologique réalisée dans la foulée aux États-Unis, que dit-elle et vient-elle quelque peu contredire ou nuancer les conclusions faites par Amy Griffin?

“La liste de Amy Griffin constitue ce qu'on appelle un agrégat de cancers. C'est-à-dire une concentration de cancers qui donne l'impression d'un problème. Les agrégats sont fréquemment dé-

crits un peu partout dans le monde. Ils sont analysés avec des techniques épidémiologiques précises. Il est extrêmement rare que les analyses mettent en évidence un lien environnemental. Dans la grande majorité des cas, il s'agit simplement d'illusions statistiques.”

Cette liste a ensuite été analysée par le département de la Santé de l'État de Washington, que dit cette contre-analyse?

“Il a été regardé si le nombre de cancers rapportés par Amy Griffin était supérieur à celui qu'on aurait attendu dans la population ayant les mêmes caractéristiques que les gens de sa liste et pendant la même période, compte tenu des fréquences observées dans l'État de Washington chez les personnes du même âge. La réponse est très

clairement que le nombre de cancers repris dans la liste de Amy Griffin est de très loin inférieur à ce que l'on devrait attendre. Cela signifie que cette liste n'est absolument pas révélatrice d'une fréquence de cancers anormale chez les jeunes pratiquant le football sur terrains synthétiques."

Toutefois, la présence dans ces granulés contient des substances cancérigènes, et vu que la pratique du sport sur ces terrains augmente, le risque de

contracter des infections est-il plus élevé?

"La présence de substances cancérigènes dans les granulés ne signifie pas nécessairement que le risque de cancer augmente. Il faut pour cela que ces substances passent dans le sang, et le risque peut être négligeable. On incrimine beaucoup les hydrocarbures aromatiques polycycliques, mais lorsque vous mangez une brochette ou un hamburger, votre contamination interne en HAP est beau-

coup plus importante qu'une éventuelle contamination lors d'un match sur ce terrain. Cela dit, il y a beaucoup d'inconnues: le contenu des SBR peut varier d'un terrain à l'autre, les voies d'exposition n'ont pas été analysées en détail et l'effet cumulatif de certaines molécules n'est pas connu. Mais encore une fois, aucune étude ne montre de lien entre cancers et terrains avec granulats SBR."

Ludovic Jimenez

“Il n’y a que des SUSPICIONS”

▣ Selon lui, la meilleure chose à faire est d’attendre les recommandations d’un vaste Plan d’action à venir.

► Lors de l’émission *Questions à la Une* sur la RTBF, un bio-monitoring a été réalisé. On y a mesuré la présence de produits toxiques ou de métabolites dans les urines de 5 enfants avant et après un stage de football de 4 jours sur un terrain synthétique extérieur.

Un bio-monitoring similaire a été réalisé chez des adolescents avant et après un entraînement d’une journée sur un terrain intérieur. Les résultats, évoqués et commentés publiquement dans le reportage, font état de légères différences avant-après, pour les HAP et les phtalates (des groupes de produits chimiques). Mais doit-on pour autant s’en inquiéter ? *“Les résultats chiffrés de ce bio-monitoring ne sont pas connus. On ne sait pas ce que veulent dire ‘de légères différences.’ Il semble que l’on n’a pas tenu compte des contaminations alimentaires. Or, comme je viens de le dire, elles sont prépondérantes. Ce bio-monitoring souffre de lacunes et de limites importantes, d’ailleurs mentionnées par le professeur Charlier dans le reportage. Dans ces conditions, il est inapproprié de parler de résultats inquiétants”,* estime le D^r Jean-Benoît Burrion. Ce-

pendant, toutes les substances trouvées dans les petites billes noires (lors du reportage mené par la RTBF) respectent les normes européennes. En fait, les normes sont tellement hautes qu’il est peu probable de les dépasser, notamment pour un des hydrocarbures aromatiques polycycliques : le benzo(a)pyrène, derrière lequel se cache un cancérigène reconnu. Ne faudrait-il donc pas revoir ces normes à la baisse ? *“Il faut des normes. C’est clair. Sur le plan toxicologique, il est toujours intéressant d’avoir les normes les plus sévères possibles. Sur le plan pratique, d’autres pa-*

ramètres entrent en jeu. En particulier celui des coûts. Il faut que le jeu en vaille la chandelle. Pour que les dépenses aient une utilité, il faut qu’elles soient consacrées à diminuer un risque clairement établi. Or, aujourd’hui, ce n’est pas le cas. Il n’y a que des suspicions, des incertitudes. La meilleure chose à faire est d’attendre calmement les résultats et les recommandations du vaste Plan d’action de l’Agence de protection environnementale américaine mis en place en 2016, et qui devraient sortir en 2019”, précise-t-il.

D’ailleurs, une autre étude

“Suite au reportage de la RTBF, il est inapproprié de parler de résultats inquiétants.”

épidémiologique a analysé en 2017 s’il y avait un rapport entre le nombre des terrains synthétiques et la fréquence des lymphomes chez les jeunes de 14 à 30 ans dans les 58 comtés de l’État de Californie. Et l’étude, publiée dans une revue scientifique sérieuse, *“n’a trouvé aucun lien entre ces deux paramètres”* conclut le D^r Jean-Benoît Bur-

EN ATTENDANT, RESTE à suivre les recommandations en vigueur. Comme limiter les contacts résiduels avec les granulats : se doucher, éliminer les granules présents dans les vêtements, laver les tenues après chaque entraînement et ne pas porter les granules à la bouche.

LJ.

LES LIMITES DU PRINCIPE DE PRÉCAUTION

▣ Appliqué par les médecins, il remplace parfois la peur d'une nuisance par une autre.

► Au sujet de la dangerosité des terrains synthétiques, le toxicologue Vasilis Vasiliou recommandait dans une interview accordée au magazine français *So Foot* en mars dernier: "qu'il ne fallait pas se concentrer seulement sur le cancer. Tout le monde parle de cancer au sujet de ces terrains et de ces granulés, mais nous nous inquiétons aussi pour l'asthme, des réactions allergiques et beaucoup de maladies en fait". Il ajoutait: "Dites aux malades de se réunir et d'entrer en contact avec des scientifiques, ou avec Amy Griffin, c'est la chose la plus utile que vous pouvez faire actuellement." Que faire alors pour obtenir une étude fiable et rassurante pour l'opinion publique (ou pas d'ailleurs) et qui donne des résultats cohérents sur le sujet? "Vasilis Vasiliou a raison sur un point. Les terrains synthétiques ont ce défaut que les bactéries et les champignons y prolifèrent facilement. Mais ce n'est pas limité aux granulats SBR. Au contraire, sur cette question, les terrains à granulats SBR ont un avantage. Leur entretien annuel permet de prévenir cet inconvénient. C'est moins le cas des

granulats organiques (fibre de coco, liège, écorces d'arbre...)", détaille le Dr Jean Benoît Burrion.

Selon lui et afin de mettre un terme définitif au débat, il faudrait une étude prospective sur plusieurs milliers d'individus pendant une dizaine d'années, la moitié jouant sur des terrains à base de SBR, l'autre sur des terrains naturels. "Mais c'est évidemment impossible", regrette-t-il. Si aucune étude épidémiologique digne de ce nom n'existe, certains scientifiques se positionnent en faveur d'un principe de précaution. "Il est faux de croire que, tant que l'incertitude subsiste, le principe de précaution est toujours la bonne option. Parfois, il ne sert strictement à rien et remplace la peur d'une nuisance supposée par une autre nuisance, bien réelle celle-là", lance Jean Benoît Burrion. En Belgique, chez les jeunes de 14-29 ans, il y a annuellement 16 décès par leucémie et 155 décès par accidents de la route. "Si vous appliquez le principe de précaution en interdisant les terrains synthétiques et en instituant partout une limite à 30 km/heure, vous aurez toujours 16 décès par leucémie, mais 0 décès par accidents de la route. Dans un cas ça n'aura servi à rien, dans l'autre vous aurez réussi votre coup en paralysant la société", conclut-il.

L.J.